

La querelle du phallus

Il s'agit d'un débat sur la sexualité féminine survenu à partir de 1925 en réaction à l'élaboration freudienne du primat du phallus comme résultat du complexe d'Œdipe, et ce, pour les deux sexes. Cette controverse à propos de l'idée de Freud d'une libido unique pour les filles comme pour les garçons s'étayant sur la première théorie sexuelle infantile qui prête à tous l'attribut phallique éclata entre l'école viennoise et l'école anglaise notamment après qu'Ernest Jones ait invité Melanie Klein à les rejoindre à Londres. Jusqu'en 1940, à l'exception de Jones qui se rangea aux thèses kleinienne pour l'essentiel, ce sont surtout des analystes femmes qui firent savoir leur désaccord y compris dans l'entourage de Freud. Il est à noter, comme le fait Elisabeth Roudinesco¹, que seuls les analystes français se tinrent en dehors du débat jusqu'à ce que Lacan en 1958 ne déterre cette vieille querelle et ne pousse la SFP à organiser deux ans plus tard à Amsterdam un congrès sur le thème de la sexualité féminine qu'il introduisit par ses « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine » parus ultérieurement dans les *Écrits*². Tout près de Freud, Karen Horney³ fut la première à s'insurger contre l'optique exclusivement masculine du développement psycho sexuel de la fille et surtout contre la méconnaissance du vagin qu'elle implique au profit du clitoris, affirmation sur laquelle Freud n'a jamais cédé jusqu'au bout. Elle pensait que pour la fille aussi, à l'instar du garçon, le complexe de castration procède du complexe d'Œdipe et en est la résolution. La frustration de la petite fille dans son désir féminin de possession du père l'amène à envier le pénis qui n'en est qu'un substitut. Cette envie post-œdipienne du pénis vient réactualiser une envie précoce auto-érotique du pénis masculin qui lui semblait supérieur à son clitoris. Josine Müller⁴ prit le relais pour affirmer que le vagin s'éveille très tôt de façon

1. E. Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France, 2, 1925-1985*, Paris, Fayard, 1994, p. 517.

2. J. Lacan, « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 725-736.

3. K. Horney, « On the genesis of Castration Complex of Women », *International Journal of Psychoanalysis*, 1924, vol. V.

4. J. Müller, « A Contribution to the Problem of Libidinal Development of the Genital phase in girls » (1925), *International Journal of Psychoanalysis*, 1932, vol. XIII.

érogène, ce qui aboutit à une masturbation vaginale précoce qui s'accompagne de désirs réceptifs proprement féminins. Cependant, cette première masturbation suscite chez la petite fille une très forte angoisse dont l'origine reste obscure mais dont le résultat se révèle être un refoulement particulièrement énergique. À l'opposé exact de la thèse freudienne, l'investissement érogène se déplace alors du vagin au clitoris qui devient dès lors un substitut compensatoire d'une organisation vaginale primaire qui a succombé au refoulement. Le fameux primat du phallus cher à Freud ne deviendrait dans cette optique qu'une défense contre une position féminine initiale.

Mais c'est la refonte par Melanie Klein de toute la théorisation du complexe d'Œdipe chez la fille comme chez le garçon qui constitue la contestation la plus aboutie de la thèse freudienne sur le rôle particulier et unique que joue le phallus dans la dernière phase de l'élaboration de la sexualité infantile. On se souvient que Melanie Klein donna ses lettres de noblesse à la psychanalyse avec les enfants où, contre Anna Freud, elle privilégiait l'existence d'un véritable transfert induit par la possibilité de l'analyste d'interpréter dans les jeux de l'enfant les fantasmes précoces de sa vie psychique. Deux grands textes⁵ encadrent son élaboration d'un complexe d'Œdipe précoce chez l'enfant des deux sexes s'installant dès la fin de la première année bien avant donc la phase génitale proprement dite :

- 1928, « Les stades précoces du conflit œdipien » ;
- 1945, « Le complexe d'Œdipe éclairé par les angoisses précoces ».

Cet œdipe kleinien pré-génital, contemporain des pulsions sadiques-orales, sadiques-anales et sadiques-urétrales, a pour corollaire la constitution d'un surmoi particulièrement cruel et féroce dès le début de la vie de l'enfant et ce, pour les deux sexes sans distinction. Contrairement au surmoi freudien, héritier des identifications parentales au déclin du complexe d'Œdipe, le surmoi kleinien est le résultat de la projection sur l'objet de ses propres tendances sadiques et destructrices qui vont dès lors se retourner contre lui induisant chez l'enfant une intense culpabilité. Ces angoisses précoces ne sont pas dues à la répression éducative et sociale, ni aux événements extérieurs, mais s'enracinent dans les pulsions elles-mêmes. Autant dire que, chez Melanie Klein, le trauma n'est pas extérieur mais intra-psychique. Il y a chez l'enfant une prédominance des parents fantasmatiques sur les parents réels. Enfin, contre l'idée freudienne que tout enfant naît garçon quel que soit son sexe anatomique et que la petite fille doit donc le devenir par un déplacement, et de son objet d'amour – de la mère vers le père –, et de sa zone génitale érogène – du clitoris vers le vagin –, Melanie Klein soutient l'existence d'une position féminine primaire chez le garçon

5. Ces deux textes ont parus traduits dans : Melanie Klein, *Le complexe d'Œdipe*, Paris, Payot et Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2006.

comme chez la fille. On constate là le complet renversement de la thèse de Freud. La féminité n'est pas associée au pôle passif mais à une qualité de réceptivité liée à l'origine orale de l'Œdipe commune dans les deux sexes. D'emblée la libido n'est pas phallique mais marquée par la pulsion orale qui lui confère un aspect féminin et réceptif. Remarquons que ce n'est pas la castration mais l'inéluctable frustration du sein maternel qui amène le garçon comme la fille à s'en détourner et stimule en eux le désir d'une satisfaction orale assurée alors par le pénis paternel. Mais pourquoi la frustration serait-elle au rendez-vous quelles que soient les péripéties de l'allaitement ? La cause en serait la nature inhérente à la pulsion orale de l'attente d'une satisfaction illimitée qui transforme dans le psychisme du bébé le sein idéalisé en mauvais objet. Le père est bien présent dès le début dans la sphère psychique de l'enfant, mais un père logé à l'intérieur du corps de la mère. De fait, le pénis paternel incorporé par la mère lors du fantasme d'un coït oral représente dans l'imaginaire du bébé le père lui-même, d'où l'idée d'un Œdipe précoce. Il est frappant de constater que dans cette conception de l'Œdipe, Melanie Klein ne distingue pas la fonction du père et la fonction du pénis, père et organe sont confondus. Cette image des parents combinés constitue le fantasme le plus précoce et le plus primitif de la situation œdipienne. Mais toute la pensée de Melanie Klein consiste à dire que c'est la première relation au sein qui structure toutes les relations objectales futures de l'enfant. Le pénis paternel ne viendra prendre sa valeur propre qu'en tant que substitut du sein maternel. Du coup, pour elle, le désir féminin d'intérioriser le pénis paternel comme gratification orale et de recevoir des enfants du père précède invariablement le désir de posséder un pénis en propre, et cela, pour les deux sexes. Notons au passage l'idée qui s'impose sans qu'elle ne soit relevée par l'auteur que le pénis paternel semble donc avoir pour l'enfant mâle plus de valeur que le sien. Dans cette optique, c'est donc la mère qui représente la figure castratrice essentielle par la frustration orale qu'elle impose au bébé. La castration par le père ne vient que secondairement s'y combiner au titre d'une rétorsion imaginaire secondaire à la projection des pulsions sadiques de l'enfant qui visent à détruire tous les bons objets que contient le corps maternel (sein, enfants, pénis, fèces, urine...) et donc, entre autres seulement, le pénis du père. Tous ces objets sont ainsi clivés entre un bon objet idéalisé et réparateur et un mauvais objet dangereux et vengeur, noyau d'un surmoi particulièrement cruel et féroce. Tous ces fantasmes précoces sont innés, héréditaires, inconscients et inhérents à l'opération même des processus instinctuels pré-verbaux. Remarquons au passage que dans une telle conception de la structuration de la vie psychique, le phallus n'est considéré que comme un objet partiel entre autres dans la série de tous ceux que contient le corps maternel sans que rien ne puisse expliquer ce qui fait leur équivalence libidinale. Il faut également insister sur le caractère naturaliste de l'hypothèse kleinienne qu'Ernest Jones reprendra à son compte selon laquelle les deux sexes ont une connaissance inconsciente innée de l'existence du vagin comme de celle du pénis. Comment

Melanie Klein pense-t-elle dès lors la dynamique du complexe d'Œdipe et le passage de l'Œdipe pré-génital à l'Œdipe génital proprement dit ? Ce n'est nullement de la fonction paternelle mais de l'intensité des phases précoces schizo-paranoïde et dépressive que dépend pour l'enfant la possibilité d'accéder à la phase génitale de l'Œdipe. Ce passage est suspendu à l'importance plus ou moins grande du sadisme de l'enfant censé détruire l'objet convoité, la mère et tous les objets partiels contenus dans son corps, source de toutes les angoisses et culpabilités qui font rage dans cette phase précoce. Il ne s'agit nullement de l'assomption de quelque castration que ce soit, mais de la réparation plus ou moins possible des diverses frustrations pulsionnelles qui permet à l'enfant de pouvoir accéder sans trop d'angoisse à une position œdipienne génitale qui est censée l'insérer, on ne voit pas trop comment, dans la différence des sexes et dans celle des générations.

À titre indicatif, rapportons cette courte séquence clinique au cours de la cure de la petite Rita qui conforte Melanie Klein dans son idée d'une connaissance précoce de l'existence du vagin. Je la cite⁶ :

Pendant une séance d'analyse, elle posa une pièce de jeu de construction, de forme triangulaire, sur une de ses faces, et dit : « Ça, c'est une petite femme. » Elle prit ensuite « un petit marteau » – elle appelait ainsi une autre pièce plus allongée – et en frappa la boîte du jeu de construction en disant : « Quand le marteau a donné un grand coup, la petite femme a eu tellement peur. » La pièce triangulaire la représentait elle-même, le « marteau » figurait le pénis paternel, la boîte, sa mère, et la situation dans son ensemble reproduisait celle où l'enfant assistait à la scène primitive. Elle frappa la boîte, fait significatif, à l'endroit précis où celle-ci n'était collée qu'avec du papier, de telle sorte qu'elle y fit un trou. Ce fut un des cas où Rita me montra symboliquement sa connaissance inconsciente du vagin et du rôle que celui-ci jouait dans ses théories sexuelles.

Il est frappant de saisir dans cette courte séquence l'idée que Melanie Klein se fait du symbolique : ce serait un symbolisme qui abolit la barre entre le signifiant et le signifié. N'est-il pas un peu hâtif de faire équivaloir, comme elle le fait, trou et vagin ? Ne pourrait-on pas plutôt avec Jacques Lacan interpréter ce trou que Rita effectue avec le marteau dans la boîte du jeu de construction comme ce point d'irreprésentable que constitue le point d'insertion du symbolique dans l'image du corps⁷ ? Ce trou dans l'image narcissique qui représente ce qui manque à l'image désirée, n'est ni la présence, ni l'absence d'un organe, vagin ou pénis, mais un point de manque

6. M. Klein, « Le complexe d'Œdipe éclairé par les angoisses précoces », 1945, *Le complexe d'Œdipe*, Paris, Payot et Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2006, p. 112.

7. J. Lacan, voir le schéma optique dans « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache : psychanalyse et structure de la personnalité », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 672-682.

dans le symbolique à pouvoir signifier le sexe. C'est bien ce qui semble échapper à Melanie Klein dans sa méconnaissance que c'est le symbolique qui organise l'imaginaire de l'enfant et non quelques schèmes pré-formés innés et inconscients, héréditairement acquis, on ne sait pas très bien par quel canal. Là où Melanie Klein voit le fantasme imaginaire du coït parental où le « marteau-pénis » vient trouver sa place naturelle dans le « trou-vagin », ne pourrait-on pas davantage y voir l'angoisse de Rita devant la nécessaire castration de l'Autre, soit l'impossibilité du symbolique à dire le rapport entre les sexes. Rita ne s'exclame-t-elle pas : « La petite femme a eu tellement peur » ?

Voici comment Melanie Klein résume la problématique de Rita.

Sa relation à sa mère était dominée par deux grandes sources d'angoisse, la peur de la persécution et l'angoisse dépressive. Elle était accablée par la peur de la perdre. L'échec de sa tentative pour établir une relation satisfaisante avec sa mère se répétait dans sa relation orale et génitale à son père. Sa phobie des chiens avait pour origine sa peur du dangereux pénis de son père qui devait la mordre pour la punir de vouloir le châtrer par morsure, oralement donc. Rita ne pouvait ni s'identifier à une mère ainsi détruite ni se permettre de jouer, dans une position homosexuelle, le rôle du père. Relevons au passage l'idée diamétralement opposée que se font Melanie Klein et Jacques Lacan de l'origine de la phobie. Pour ce dernier qui s'appuie sur les propos du petit Hans à son père, c'est d'un père trop gentil (trop symbolique et pas assez réel) dont souffre le sujet phobique, alors que pour la première, il s'agit d'un père trop menaçant, un père fantasmé vengeur et destructeur, image projetée du propre sadisme de l'enfant. Devant la prédominance donnée en tout par Melanie Klein aux fantasmes imaginaires qui implique une conception purement symétrique et transitive de la relation de l'enfant avec ses images tutélaires, on peut saisir le poids des critiques que Lacan lui adresse. D'abord, dans son introduction au congrès d'Amsterdam⁸ où il stigmatise l'insouciance dans lequel elle se tient quant à la provenance de tels fantasmes originels. Il y questionne le fait de savoir si « *le mauvais objet d'une telle phallophagie fantastique* » est bien un attribut paternel, de même quand il s'agit du bon objet. Le parent combiné est-il image ou symbole ? Manifestement, l'objet partiel ne suffit pas à résoudre la question de savoir ce qu'est le phallus. Dans sa leçon du 11 février 1959 de son séminaire *Le désir et son interprétation*, revenant une fois de plus sur la théorie kleinienne, Lacan revient sur cette interrogation récurrente : « *Et pourquoi à l'intérieur du corps (maternel), le privilège accordé à cet objet phallus ?* » Et il insiste en se demandant si c'est bien l'enfant qui en apporte le témoignage ou bien elle-même en tant qu'analyste d'expérience. Il n'est pas sans intérêt de voir

8. J. Lacan, « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Paris, Le Seuil, coll. « Le champ freudien », 1966, p. 728-729.

Ernest Jones lui-même, pourtant tout acquis aux thèses de cette « pythonisse⁹ » telle que la qualifie Lacan, s'arrête sur cette substitution avancée sans autre forme d'explication que son dire, du pénis paternel au sein maternel décevant. Dans un article de 1932 consacré à la phase phallique, il se questionne¹⁰ :

« On peut se demander pourquoi le fait qu'un garçon ait eu quelques difficultés d'accéder au mamelon lui donnerait le sentiment d'une possession imparfaite de son propre pénis ? Je suis convaincu que ces deux faits sont intimement liés, encore que la relation logique n'en soit pas évidente. »

Ceci l'amène à interroger de plus près le fondement de cette équivalence symbolique entre le mamelon et le pénis :

« On aimerait savoir comment un organe bilatéral, les seins, se trouve changé en un organe médian, le pénis. »

On voit bien là combien un a priori naturaliste purement imaginaire qui méconnaît la véritable dimension du symbolique ne peut rendre raison de ce que Freud a soutenu pourtant sans faiblir jusqu'au bout dans son affirmation du primat du phallus : l'équivalence de tous les objets de la pulsion ne se conçoit que de venir se ranger à la phase phallique derrière la valeur de ce symbole unique.

On a déjà vu qu'Ernest Jones se lançant résolument sur les traces de Melanie Klein, et en accord aussi avec Karen Horney et Hélène Deutsch, distingue une envie du pénis pré-œdipienne, auto-érotique, liée à la masturbation et au fantasme d'omnipotence urétrale, et l'envie du pénis post-œdipienne allo-érotique. Mais, à l'opposé de l'idée de Freud, c'est cette dernière qui est primaire. La privation résultant de l'attente déçue venant du père réactive de façon régressive le désir de posséder un pénis en propre. Cependant, instruit par de nombreux cas d'homosexualité féminine, il pousse les choses à l'extrême en considérant la phase phallique non comme une étape normale du développement mais comme une transformation de l'allo-érotisme hétérosexuel initial en auto-érotisme homosexuel substitutif au cours de la phase deutéro-phallique, et ce pour les deux sexes. La phase phallique comme seule défense possible à une angoisse sadique-orale trop intense, s'apparenterait pour lui à un processus pervers. Cette « perversion phallique¹¹ » très proche des véritables inversions sexuelles

9. J. Lacan, *Le séminaire Livre IV*, « La relation d'objet », 1956-1957, Paris, Le Seuil, coll. « Le Champ Freudien », 1994, p. 66.

10. E. Jones, « La phase phallique », dans *La psychanalyse* n° 7, Paris, La Bibliothèque des Introuvables, 2001, p. 283.

11. *Ibid.*, p. 310 : Parlant de la phase phallique Ernest Jones dit exactement : « Il s'agit plutôt d'une aberration sexuelle qu'on pourrait appeler la perversion phallique, qui s'apparente intimement aux inversions sexuelles, ce qui est particulièrement évident chez la fille. »

serait particulièrement évidente chez les filles et expliquerait une dénégation du vagin et un moyen d'écartier la peur de la mutilation. La phase phallique représenterait donc clairement pour lui une déviation sur la voie directe du développement et une réponse à l'angoisse. Lacan s'insurgera contre une telle hypothèse la jugeant même dangereuse en tant qu'elle méconnaît totalement la valeur structurante pour le sujet de la signification phallique.

Durant cette âpre contestation de Freud concernant le primat du phallus, seules deux femmes, Jeanne Lampl de Groot et Hélène Deutsch ont maintenu et développé la vision de Freud sur la sexualité féminine, le rôle prédominant du clitoris et l'existence ignorée jusqu'à la puberté du vagin. Hélène Deutsch en arrive même à soutenir que l'infériorité ressentie du clitoris pousse la fillette à régresser vers un fantasme masochiste « Je veux être castrée » selon la triade castration-viol-accouchement, qui remplace la poussée phallique. Dans cette perspective, seul le désir d'enfant peut venir compenser cette blessure narcissique. La puberté impose à la fille cette tâche ardue de déplacer sa libido vers le vagin qui n'entre en jeu que comme équivalent d'une bouche investie d'une activité orale de succion.

Après tout ce débat, Freud reconnaît qu'il avait sous-estimé l'attachement de la fille à la mère, l'importance et la durée de la phase pré-œdipienne qu'il compare à la découverte d'une civilisation mycénienne antérieure à la civilisation grecque. Il admet en particulier que l'attitude hostile de la fille vis à vis de la mère est plus déterminée par cette phase pré-œdipienne que par la simple rivalité œdipienne. Par contre, il rejette résolument les vues de Karen Horney, Melanie Klein et Ernest Jones pour continuer à soutenir la thèse d'une libido unique quel que soit le sexe à la phase phallique. Pour lui, l'ancien désir viril de posséder le phallus subsiste même quand la féminité est le mieux établie, que ce soit à la suite d'une évolution normale ou même d'une analyse réussie¹².

12. Rédigé par Fabienne Guillen, fabienne.guillen@wanadoo.fr